

ERNEST HELLO

(Suite)

IV

On raconte qu'un jour, vers les derniers temps du premier Empire, le 1er janvier 1815, je crois, il y avait fête et réception dans ce palais de Tuileries que vient de brûler naguère la fureur aveugle des hommes et la colère clairvoyante de Dieu. Aux murs de la salle étaient appendus les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, d'Angelico ou de Raphaël. Formidables, superbes et doux, allaient, venaient, parlaient, ces hommes de bronze qui avaient vaincu l'Europe et contre lesquels l'Europe se levait. Parmi eux rayonnait d'un feu sombre la figure césarienne et terrible de Napoléon. On causait, et ce qui s'agitait dans cette causerie, c'était le sort même du monde. Sur un vaste tapis qu'avaient brodé les mains exquises de l'Art, entouré de merveilles dont il faisait ses jouets, l'Enfant impérial était à demi couché. Des femmes dont les rubis et les pierres brillantes brillaient comme des étoiles, des reines assises dans des nuages de dentelle, des jeunes filles d'une grâce enfantine écoutaient ou s'amusaient à lutiner le petit prince, celui qu'on appelait le Roi de Rome.

Par un pénible contraste avec ces splendeurs, on apercevait à travers la fenêtre un groupe, hideux de malpropreté. C'étaient des gamins sordides qui s'amusaient à se vautrer dans la boue du quai, l'horrible boue de Paris.

Le Roi de Rome était triste, inattentif, agacé, mécontent. Il repoussait toute caresse et semblait tourmenté par quelque mal indéfinissable.

Le grand Empereur s'approcha :

— Qu'as-tu, mon fils ?

— Tout cela m'ennuie, dit l'enfant en montrant d'un geste les statues, les tableaux, les chefs-d'œuvre, qui peuplaient le salon.

— Tout cela, c'est l'Art, dit Napoléon.

— Tout cela m'ennuie, répéta l'enfant en désignant les hommes d'État et les généraux, et faisant sans doute allusion à ces conversations, trop fortes pour lui, à ces gigantesques plans de bataille, à ces idées d'où dépendait le sort de la terre.

— Tout cela, c'est le Génie et la Gloire, dit l'Empereur.

— Tout cela m'ennuie, répéta l'enfant une troisième fois en indiquant le cercle charmant

de jeunes femmes au milieu desquelles il était placé.

— Tout cela, c'est la Beauté... Que veux-tu donc, ambitieux terrible ? fit alors le César tout-puissant en se penchant vers ce blond visage qui brillait de quelque désir inconnu.

— Père, — dit l'enfant, en étendant son petit bras vers la fenêtre, — je voudrais, moi aussi, aller me rouler dans *cette belle boue*.

Hélas ! combien d'hommes, moins excusables que cet enfant qui n'avait autour de lui que des éclats factices, combien d'hommes sont insensibles à la Beauté, à l'Art et au Génie, et rêvent, au milieu des splendeurs, d'aller se rouler dans *cette belle boue* ! L'immonde leur manque ; ils ont la nostalgie de la fange. Aussi des écrivains d'un incontestable génie comme, par exemple, en France, Victor Hugo et bien d'autres, hélas ! ont-ils jugé bon de mettre beaucoup de boue dans leurs œuvres, et de capter par là l'enthousiasme et la fidélité des viles multitudes. De Maistre, de Bonald, Hello n'ont pas mis de boue : ils ne seront jamais populaires. La foule les fuira ; et ils ne seront fréquentés de siècle en siècle que par l'élite de l'esprit humain.

Hello n'est point populaire, non-seulement parce qu'il manque absolument de ces scories qui plaisent à l'ignominie des foules, mais aussi parce que ses qualités sont d'un ordre trop haut pour la moyenne des esprits, pour ce qui est au-dessus de la plèbe, pour ce que j'appellerai, sans nulle mauvaise part, la bourgeoisie intellectuelle.

Cette bourgeoisie est instruite, discrète, savante ; elle écrit des journaux ; elle fait des livres ; elle déploie, dans l'ordre des affaires, des facultés remarquables ; elle administre ; elle gouverne : mais elle est entièrement privée du double et unique sentiment qu'Hello possède à un degré capital, je veux dire l'amour de tout ce qui est grand, l'horreur de tout ce qui est bas.

Elle n'a ni ce sentiment, ni même la notion de ce sentiment.

Absorbée en elle-même, prenant pour les bornes du monde l'enceinte étroite de son horizon, elle ressent une instinctive horreur pour tout ce qui dépasse son propre niveau et sa portée. Remarquable dans sa sphère, appréciant, dans cette limite, toutes les beautés, toutes les délicatesses, toutes les forces de l'intelligence humaine, admirant le talent, rendant même justice aux vertus modestes, elle perd toute conscience du vrai vis-à-vis de ce qui sort de son cer-